

# Histoires au fil de l'eau

Estelle Granet

Histoires inspirées des témoignages recueillis auprès d'habitants  
des villages d'Orsinval et de Villers-Pol,  
dans le cadre du Contrat Local d'Education Artistique en Pays de Mormal.

*Printemps 2021*

Elle pense à la ferme. Une grande cour carrée. Des vaches, quelques moutons. Elle se demande qui nourrit les bêtes. Les ouvriers sont-ils restés ?

Sa mère somnole à côté d'elle, bercée par le bruit du moteur et les cahots. Ou peut-être ne dort-elle pas mais veut-elle simplement dissimuler sa détresse. La voisine, blottie contre la portière, se mord les lèvres depuis des kilomètres. Hubert conduit en silence, les mains bien posées sur le volant. Elle l'observe à la dérobée. Il plisse les yeux, concentré. Aucune parole n'a été prononcée depuis qu'ils ont laissé derrière eux les paysages quotidiens.

Elle pense à la forêt, au chemin qui, depuis chez elle, y mène tout droit. Le bruit des feuilles mortes sous son pas, le léger vertige quand elle lève la tête pour regarder le ciel à travers les branches, la crainte mêlée d'envie de s'enfoncer au hasard entre les arbres, de laisser l'orée derrière elle.

La route est poussiéreuse. Ils viennent de passer Amiens et se sont arrêtés pour déjeuner sur le pouce. Une tartine de beurre, une pomme. Elle n'a rien pu avaler de plus. Ne pas trainer, avancer, creuser la distance. Hubert mord à belles dents dans son morceau de pain, le regard farouche, il semble défier le monde entier. Dix-sept ans. Il paraît à peine plus vieux qu'elle. Il a appris à conduire sur une vieille voiture, dans les pâtures, mais il n'a pas le permis. Pourtant rien ne semble l'effrayer. Elle non plus n'a pas peur. On n'a peur de rien à quatorze ans.

Elle pense à cet homme qui s'est arrêté à la ferme, la veille, pour demander de l'eau et du pain. «Vous ne partez pas ? Vous avez une fille, vous ne savez pas ce qu'elle risque !». Sa mère avait pressé une main contre sa bouche et son père avait baissé la tête. Elle, elle avait relevé le menton et serré les poings. Personne ne lui ferait peur. Et sûrement pas les Allemands.

Une semaine tout juste qu'ils ont envahi la Belgique. C'était le 10 mai. Cela semble à la fois si loin et si proche. Le temps est élastique quand le monde bascule. Le jour même, les premiers réfugiés sont arrivés, un interminable cortège de misère qui n'en finissait plus de défiler devant la ferme. Elle se tenait au bord de la route avec une cruche remplie d'eau fraîche. « Vous ne savez pas ce qu'elle risque ! ». Est-ce cette phrase qui a décidé son père ? Ou le souvenir de la captivité lors de la grande guerre. « Je ne retomberai pas entre leurs mains », a-t-il dit. Et ils sont partis.

Ils roulent au pas maintenant. Ils n'avancent presque plus, noyés dans la longue colonne. Des véhicules tentent de se frayer un chemin entre les charrettes, les vélos, les poussettes chargées d'un bric à brac d'objets domestiques, de valises et de malles, de souvenirs précieux ou dérisoires ficelés en un équilibre précaire. Plus tôt, son père et le voisin ont pris la route avec un tel équipage. Ils ont chargé la charrette, attelés la jument. Rendez-vous à Herbécourt. Ils ont passé Herbécourt depuis longtemps, ils ne se sont pas retrouvés. Elle n'ose pas se demander si elle reverra son père. Elle ne peut pas se poser ce genre de questions.

Alors elle pense à la rivière. Elle pense à sa Rhonelle dont elle connaît tout le parcours. Locquignol, où elle prend sa source. Puis Potelle, Villereau, Le Quesnoy, Orsinval, Villers-Pol, Maresches, Artres, Famars, Aulnoy, Marly. En enfin Valenciennes, où elle se jette dans l'Escaut. Elle se récite, en silence, le nom des affluents. Le ruisseau de Gargantua, le Sendrier, la Petite Rhonelle, le ruisseau aux chevaux, le Rieu, la Potelle, le ruisseau de la forêt, le ruisseau de l'Ange, l'Hirondelle, le ruisseau de Saméon. Elle se promet qu'elle y reviendra, à sa chère rivière. Elle se jure qu'elle ne s'en éloignera plus. Elle ne le sait pas encore, mais de Villereau au Quesnoy, puis du Quesnoy à Orsinval, c'est bien ce qu'elle fera.

Pour l'instant, la guerre les pousse vers l'Ouest. Jusqu'où ? Elle l'ignore. Les voilà près de Caen, dans la petite suisse normande. Son père n'est toujours pas là. Des rumeurs, des informations circulent. Il paraît que là-bas, sur la route d'Alençon,

passent des gens du Quesnoy. Elle trouve du papier, de la colle. Hubert n'est pas difficile à convaincre. A l'aube, ils grimpent dans la camionnette et partent sans rien dire. Partout ; ils laissent des étiquettes, avec leur nom, l'endroit où ils se trouvent. A Alençon, à Caen, à Roggon, à Fougères, ils sèment leurs petits cailloux.

Le soir, avant de s'endormir, elle s'invente des retrouvailles. Son père, fatigué, amaigri, blessé peut-être mais bien vivant, s'approche de la ferme où ils ont trouvé refuge. Avant qu'il ait le temps de frapper, elle a deviné. Elle ouvre la porte, saute dans ses bras. Elle rit et pleure tout en même temps. « Tu vois, mon p'tit Poucet, je les ai trouvés, tes cailloux », dit-il en riant. Elle veut y croire, de toutes ses forces. Et elle a raison de le faire.

Car un matin, une silhouette se dessine. Un homme à vélo. C'est lui, c'est papa, qui a trouvé l'un de leur message. La charrette et tout ce qu'elle contenait a disparu dans un bombardement du côté d'Amiens. Qu'importe, il a fait le chemin en bicyclette. Il est là et tout ira mieux.

Mais la guerre, la guerre toujours les chasse plus loin. Elle souffle le froid et le chaud. La France n'est pas seule, dit De Gaulle, à la radio. Rien n'est joué, rien n'est fini. Pourtant, les Allemands sont là, juste derrière eux et il faut repartir. S'enfuir encore, jusqu'en Vendée. S'éloigner toujours plus de la ferme, de la forêt, de la Rhonelle, de tout ce qui faisait sa vie.

Elle pense à l'avenir. Elle se force à vivre au futur. Elle ne peut pas réinventer le présent. Mais demain lui appartient. Elle reviendra chez elle. Elle reprendra l'école. Elle est douée, tout le monde le dit. Et puis elle aime ça, étudier. Elle passera son baccalauréat, elle sera même la première fille du village à l'avoir. Et puis après, elle travaillera. Peut-être qu'elle sera pharmacienne ou employée de banque ? En tout cas, sûrement pas institutrice comme son père le voudrait. Passer sa vie avec des mouflets, merci bien ! Et puis elle rencontrera un garçon, un gentil qui la laissera être indépendante. C'est ce qu'elle veut, être indépendante. Et passer le permis,

aussi.

Elle rêve, elle imagine sa vie, elle invente demain sans savoir encore qu'elle ne se trompe pas beaucoup. Qu'elle ne se trompe que sur une chose, une seule. Car elle sera bel et bien institutrice, Renée. Et même directrice d'école. Elle travaillera, sa vie entière, avec les mouflets. Et le pire, c'est qu'elle aimera ça.

2.

Ce que j'ai pu m'y promener au bord de la Rhonelle. Moi, je ne suis pas un enfant du pays comme on dit. Mon pays à moi, c'est Marly. Mais ça fait 50 ans, tout rond, que je vis ici, à Orsinval. Alors aujourd'hui, on pourrait dire que le pays m'a adopté autant que je l'ai choisi. J'ai participé à toutes les fêtes. J'ai fourni le café, du temps où j'étais torréfacteur. J'ai fait le disc jokey pendant les soirées dansantes. J'ai même siégé au conseil municipal. Et je connais chaque sentier alentours. J'en ai fait des kilomètres à pieds. Mais peut-être que tous les chemins mènent à la Rhonelle. De Marly, à Orsinval, je n'ai finalement fait que remonter le courant.

Avant, on la traversait sur une simple planche, la rivière. La planche Sainte-Geneviève, on disait. Et encore avant, les anciens racontent qu'on passait à gué. Les agriculteurs traversaient là, avec leurs chevaux. Le marchand de charbon aussi, avec ses deux baudets chargés de sacs. Il n'y avait pas de pont, pas de rambarde, avant. S'il y en avait eu une, j'y aurais peut-être accroché un cadenas d'amour, comme sur le pont neuf à Paris. Avec écrit : Bernard et Bernadette. Vous me direz, on aurait aussi pu graver nos noms sur les arbres. Nanou et Nado. On ne l'a pas fait. On ne pense pas à se fabriquer des souvenirs quand les jours coulent heureux. Maintenant, c'est trop tard. Elle n'est plus là. Mais elle reste au chaud, bien gravée dans mon cœur. Forever, comme disent les Américains.

Moi, je ne parle pas Anglais et je ne suis jamais allé aux Etats-Unis. Pourtant, un de mes plus beaux souvenirs de gosse, c'est à un soldat américain que je le dois. Le lieutenant John Spiller. Après la guerre, il a épousé une fille polonaise qui travaillait chez mes parents Puis il l'a emmenée vivre dans l'Ohio. Mais juste avant, le jour de ses noces, il m'a laissé monter dans sa jeep. J'avais quoi, sept ans ? J'étais à l'avant, ma frangine à l'arrière. On a fait le tour du quartier. Ce moment-là, je ne l'oublierai jamais.

C'est peut-être bien pour ça que je me suis offert une ancienne jeep de l'armée

américaine. En mémoire de ce moment et du lieutenant Spiller. Je faisais le GI dans un club de reconstitution historique.. J'y ai même entraîné ma Nanou. Je nous ai dégotté des uniformes d'époque, avec le casque et tous les accessoires. Plus tard, j'aurais aimé l'habiller en femme militaire, avec la jupe claire, les bas couture et les chaussures rouges. Elle aurait été magnifique. Elle était belle, ma femme.

Elle avait seize ans la première fois que je lui ai parlé. On était tous les deux de Marly. Alors forcément, je la connaissais de vue. Je la voyais à la messe, je la regardais en douce. Mais je n'aurais jamais osé l'aborder. Sa mère veillait au grain et elle était sévère. Puis je suis parti au service militaire. C'était la guerre d'Algérie, j'avais autre chose à penser qu'à l'amour. Pourtant, c'est pendant une permission que je l'ai rencontrée. Je me baladais du côté de Valenciennes et soudain, je l'ai vue qui passait en vélo. Elle était seule. C'était ma chance. Ni une ni deux, je lui ai fait signe. Et miracle, elle s'est arrêtée.

On a discuté et je l'ai raccompagnée chez elle. Et le lendemain, je suis reparti en Algérie. Je ne l'ai pas revue pendant un an et demi. Elle m'écrivait, je lui écrivais. Une lettre par jour pendant tout ce temps. On a fait connaissance par correspondance, en quelque sorte. Et quand je suis revenu, on s'est fiancé puis on s'est marié. On a été heureux. Oh oui, elle était belle. Et gentille. Joyeuse. Elle aimait rire et danser. Ce qu'elle aimait danser. Le tango, la valse, et surtout le cha-cha. Oh le cha-cha, je ne sais pas où elle avait appris ça mais il fallait la voir. Si je pouvais revenir en arrière, je prendrais des cours, pour danser avec elle. Mais le temps a passé trop vite. Il me reste mes disques, il me reste ma trompette. Et puis mes souvenirs d'elle au bord de la Rhonelle.

3.

Attends-moi.

Elle court et il l'appelle.

Geneviève !

Il la supplie mais elle s'enfuit. Il veut l'étreindre, comme l'autre soir, quand il l'a trouvée par hasard à la Warene. Trop vite, elle s'est échappée. Il veut de nouveau respirer l'odeur de ses cheveux, cette odeur de feu de bois et de paille qui le rend fou. Il veut sentir son souffle contre sa joue, se gorger de son haleine. Mais elle s'éloigne et il s'affole. Pas par là. La rivière ! Le jour est tombé depuis longtemps et la brume, épaisse, déroule ses rubans au-dessus de l'eau. Comme le visage d'une femme derrière un voile de mariée, la Rhonelle se soustrait au regard. Il en connaît chaque pierre, chaque trou, chaque remous. Il sait le danger de ses berges gorgées d'eau, l'herbe mouillée qui se dérobe sous les pas. Reviens. Il entend un cri au loin. A-t-elle glissé ? Il tend l'oreille, cherche à déceler dans le chant de l'eau, le bruit d'un corps qui se débattrait. Mais rien. Rien que le grondement du courant et le vent dans les branches. Tout près, une chouette hulule et il sursaute.

Il s'élançait vers la rivière. Le brouillard l'enserme. Il fouille du regard l'opacité de la nuit. Il avance à tâtons, ses pieds glissent sur le talus détrempe. Il ne l'appelle plus. A quoi bon ? A quoi bon encore la suivre ? Puisque chacun de ses élans est repoussé. Puisqu'elle ne veut pas de lui. Ce soir encore, elle se dérobe. Elle préférerait se noyer dans la Rhonelle que de chavirer dans ses bras, il le sait bien. Il marche désormais sans but. Dans une trouée de brume, il aperçoit un soulier abandonné Celui de Geneviève. Il le ramasse, le cœur battant. Comment l'a-t-elle perdu ? A-t-elle voulu, dans sa fuite, traverser la rivière ? Et si elle s'était noyée ? Si, par sa faute, elle était morte ? Il lui semble entendre une voix, en aval. Une

plainte. Il entre dans l'eau, fait quelques pas dans le lit de la rivière. La brume et la peur se conjuguent pour brouiller ses idées. La tête lui tourne, il glisse, il tombe, pantin désarticulé que les eaux vives malmènent.

Geneviève entend-elle le son mat d'un crâne heurtant une pierre plate ? Est-elle tentée de s'arrêter ? De revenir sur ses pas ? La légende ne retient que sa fuite, à elle, le long de la Rhonelle. Son bonheur d'avoir pu, à la faveur de la brume, échapper à son poursuivant. Un soulagement si grand qu'elle aurait fait construire une petite chapelle. Mais la légende ne raconte pas ce qu'il est advenu de son soupirant. L'histoire ne dit pas s'il s'est noyé dans les eaux de la Rhonelle parce qu'il avait rêvé qu'elle pourrait l'aimer ?

Qui se rappelle de lui ? Qui imagine que, les nuits de brouillard, son fantôme erre peut-être près de la rivière ? Les yeux noyés de brume et de larmes, il vient boire à la source, celle qui sort du talus, à l'endroit où il a trouvé le soulier abandonné. Puis, il tourne autour de la chapelle, comme les villageois le faisaient autrefois, le mardi après Pâques. Nuit après nuit, dans cette ronde sans fin, il chuchote le nom de celle qu'il a aimée. Geneviève... Dans l'espoir que la sainte, enfermée à l'intérieur, intercède en sa faveur et le libère enfin de la rivière et de ses souvenirs.

4.

N'importe quoi. C'est vraiment n'importe quoi !

On a déjà une sainte, vous pensez vraiment qu'on a besoin d'un fantôme ?

C'est des histoires, tout ça. Mais si vous en voulez, des histoires, je peux vous en raconter, moi.

Et des vraies, celles-là !

Celles du dernier berger de Villers-Pol. Parce qu'il ne faudrait peut être pas oublier que Sainte Geneviève, avant d'être la patronne des gendarmes, c'était celle des bergères.

D'ailleurs, vous voyez cette ferme. La ferme Sainte Geneviève, on l'appelle. Eh bien c'est ici que tout a commencé.

Mon grand-père, Felix, vivait là quand il a eu ses premiers moutons. Oh, ça n'a pas duré longtemps car il a vite monté son troupeau. Et il l'a monté fort, hein. Jusque 500 bêtes avec les jeunes. Il lui fallait de la place. Alors il est parti à Frasnoy. André, mon papa, il a aussi eu des moutons. Une centaine, pas plus vu qu'il avait aussi des vaches. Et après, un p'tit merdeux est arrivé. C'était mi, Gérard. Et le p'tit merdeux, il a monté, monté, monté. Au début, j'avais 300 moutons. Et au plus haut, j'en ai eu 1500.

Mi, j'ai sauté tout petit dans les moutons Je suis tombé dedans, comme on dit. J'ai jamais voulu faire autre chose. J'avais 5 ans que j'étais déjà avec le grand-père. Si le portail de l'école restait ouvert et si personne ne regardait, pfffit. Je m'évadais. Je partais tout là haut à la Croisette, là où le grand-père menait ses moutons. Le garde du village, mon dieu, combien de fois il est venu me chercher. ? Mon grand-père me racontait sa vie. Quelquefois, il s'endormait. Et je restais là peinard. J'ai

toujours aimé ça, les moutons. La solitude. Etre tranquille.

Je partais tous les jours, de midi jusqu'à la nuit tombée. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, rien ne faisait peur. Des fois, je passais par la Folie. Après je montais à la Croisette. Des fois j'allais jusqu'au calvaire de Frasnoy. Ou au château d'Eth. D'autres fois vers l'Intermarché du Quesnoy. En passant par tous les petits chemins je m'en allais comme ci et je m'en revenais comme ça. Après, j'ai eu les terrains militaires sur Wargnies le Grand. Je traversais la voix express avec mes moutons. Il y avait moins d'autos, faut dire. Maintenant, c'est même plus la peine. Maintenant, tu saurais plus aller au château d'Eth, tu saurais plus aller au fort, avec tout ce qu'ils ont bâti. C'est incroyable ce que ça a changé.

L'agnelage, c'était à partir du 10 décembre. C'est mon anniversaire, le 10 décembre. Moi aussi, je suis un petit agneau. D'ailleurs, ma mère a lâché les eaux dans la bergerie, quand je suis né. Si, c'est vrai ! Donc, en décembre et en janvier, je dormais dans la bergerie, avec les brebis. Même qu'un jour, je me suis allongé dans le râtelier et quand je me suis réveillé, j'étais sur les barreaux ! Elles avaient mangé la paille. Oh, j'avais pas besoin d'être bercé, hein, je dormais tout seul. J'attachais un chien à mes pieds, Sultan, un chien impeccable avec les moutons mais qui pouvait pas voir un agneau sans vouloir le couper en deux. J'ai jamais compris pourquoi. En tout cas, quand une brebis faisait son jeune, je te prie de croire que j'étais réveillé.

Ma plus grande fille m'aidait à faire agneler les brebis. Quand je ne savais pas passer la main pour tirer les agneaux, c'est elle que j'allais réveiller, parce qu'elle avait des plus petites mains. Après, du moment que je tenais les pattes et un peu la tête, j'arrivais à me débrouiller. Et la plus petite de mes filles, elle donnait le biberon aux jeunes. D'ailleurs, un jour, j'arrive et je trouve tous les agneaux dans la maison. Eh oui, plutôt que de courir à la bergerie avec le biberon, elle les avait ramenés dans la cuisine. Ah j'ai rigolé ce jour-là, j'ai rigolé...

J'aurais jamais pensé arrêter. Même quand il y a eu la fièvre aphteuse. Je l'ai pas eu, hein. Mais ils pensaient que c'était dans toutes les bergeries. On s'est battus comme des chiens. Ma femme et ma fille ont fait une pétition dans le village. Beaucoup de gens ont signé pour pas qu'on vienne tuer mes moutons. D'abord, le vétérinaire est venu avec ses bottes et tout en blanc. J' ai dit dehors, tu fous le camp. Il est parti tellement il a eu peur. Tous les jours, les gendarmes toquaient à la porte. Mais les deux tracteurs étaient prêts, avec les fourches. On m'aurait vu dans toutes les gazettes. Ah non, j'aurais pas pu...

Et pourtant, tout ça, c'est fini. Je pouvais pas continuer. J'avais plus la santé. Alors, j'ai vendu les moutons. Le jour où le troupeau est parti, il ne fallait pas me parler. Oh non, il fallait pas. Et aujourd'hui, j'ai même plus de chiens. Tango est mort l'année passée. Il est venu me taper dans la jambe. J'ai dit : j'arrive. Et puis , il est parti tout seul, il est parti mourir. Tu vois, aujourd'hui, je ne rêve pas de mes moutons. C'est de mes chiens dont je rêve. Ah oui, mon dieu, mes chiens...

5.

D'abord, son prénom.

Sidonie.

Trois syllabes qui jouent une petite musique nostalgique et romanesque.

Un vrai aiguillon pour l'imagination, ce prénom.

Ensuite, les mots de Jacques, son petit-fils. Il se souvient, qu'elle avait de la personnalité, la grand-mère !

Le personnage est là, campé au pied de la grande cheminée. Sidonie Monier, née Levrez, maitresse femme au tempérament bien trempé, menant d'une main ferme ouvriers et maisonnée, brasserie et mari.

Pourtant, la ferme-brasserie, en haut de la chaussée Brunehaut, tout près du calvaire de Villers-Pol, elle n'y est pas née.

Sidonie vient d'Haussy, près de Solesmes.

Non, cette affaire-là n'était pas la sienne, mais celle de son mari, Désiré Monier, qui la tenait de son père qui lui-même, peut-être, l'avait héritée de ses parents. Les origines sont un peu perdues, qu'importe. Dans cette affaire-là, elle a mis son âme. Son énergie et toute la force de son caractère.

C'est ma grand-mère qui dirigeait, se souvient encore Jacques, le petit-fils.

Pas question, pour Désiré, de mettre la main à la tâche. Sidonie ne l'aurait pas permis. Il fallait tenir le rang. Patron il était, patron il devait se montrer.

Il est facile de l'imaginer, dandy sur les bords, traversant le village dans son automobile. Sacré signe de richesse, pour l'époque, une automobile.

A part ça, le grand-père intervenait peu. C'est Sidonie qui donnait les ordres, qui vendait la bière, qui veillait au développement de la ferme et de la brasserie.

Une entreprise florissante.

Une fois par semaine, la grande cour carrée se remplissait de charrettes. Le bruit des sabots des chevaux sur les pavés, les cris et les rires des charretiers attiraient

Désiré. « Voici le train de la bière », plaisantait le grand-père. Sidonie, elle, n'avait pas le temps de rire. Il fallait vérifier le nombre de tonneaux destinés à chaque estaminet, superviser le chargement, s'assurer que tout était bien arrimé, régler les charretiers. Enfin, les carrioles s'ébranlaient, emmenant la bière Monnier dans les estaminets des environs et jusqu'en pays solesmois où Sidonie avait des cousins. Désiré, ravi, payait peut-être un coup aux ouvriers, pour les récompenser du travail accompli.

Sa femme, elle, voyait déjà plus loin.

Elle avait fait venir un ingénieur qui avait imaginé un système de turbines pour produire de l'électricité à partir des eaux de la Rhonelle qui coulaient en contrebas de la ferme. Depuis le bâtiment de la brasserie, un long câble courait jusqu'à la rivière et permettait d'ouvrir ou de fermer les vannes. Sidonie n'était pas peu fière de l'installation. Désiré ne l'avait pas prise au sérieux quand elle s'était ouverte de son projet. Pas plus que ses filles. Son gendre, celui d'Orsinval, s'était même gentiment moqué d'elle. N'empêche que la brasserie produisait désormais son propre courant. Riait bien qui riait le dernier.

Grâce aux turbines, ils avaient pu monter en production. Il fallait trouver de nouveaux clients et là-encore, Sidonie avait eu une idée.

De plus en plus de villageois travaillaient à l'usine. Ils étaient nombreux à grimper, chaque jour, jusqu'à la Croisette pour ensuite chercher le train au point d'arrêt de Ruesnes. C'est là, pile sur leur passage, à la Croisette, que les Monier avaient bâti un nouvel estaminet.

Rien ne semblait pouvoir arrêter l'essor de la brasserie.

Rien d'autre que la guerre.

Sidonie et Désiré sont jetés sur les routes, comme tant d'autres. L'évacuation les mène quelques mois en Bretagne. Puis ils reviennent. Mais que faire ? Les

estaminets sont fermés. La bière ne se vend plus. La ferme-brasserie, peut-être, est occupée. Leur fille, celle qui a épousé un cultivateur d'Orsinval, se retrouve seule avec son garçon d'à peine trois ans. Son mari a été fait prisonnier. Il est en Allemagne et nul ne peut dire quand il reviendra. S'il reviendra. Sidonie ôte le costume de femme d'affaire, enfile celui de grand-mère et accueille le gamin. Elle s'occupe de lui, l'élève, le soigne, le gronde quand il revient trempé d'avoir joué dans la Rhonelle alors qu'il ne sait pas nager. Elle s'inquiète, Sidonie, elle qui n'a jamais rien craint, ni personne.

La guerre se termine. La vie reprend. Un peu partout. Sauf à la brasserie. Sauf à l'estaminet de la Croisette. La maison est toujours debout mais elle porte l'empreinte du malheur. C'est là que le curé de Villers-Pol et d'Orsinval, l'abbé Lehut que tous aimaient, est mort, quelques jours avant la Libération. Lui, le patriote, qui s'était rendu à vélo parlementer avec un groupe d'Allemands réfugiés dans la cave, a été abattu. Il avait pourtant su les convaincre de se rendre. Il rentrait à Orsinval, il s'éloignait déjà quand un groupe de FFI de Maresches avait attaqué. Les Allemands, bien sûr, s'étaient pensé trahis. Ils avaient tirés. Une rafale, une seule, dans le dos.

La vie reprend, oui, un peu partout. Mais l'estaminet demeurera fermé. La bière Monier n'existe plus. Restent la cheminée en haut de la chaussée Brunehaut et de Sidonie, un souvenir presque effacé. A peine une esquisse, ici réinventée.

6.

Le 12 février 1817

Petite mère,

Je ne sais pas quand cette lettre arrivera jusqu'à toi. Je t'écris souvent, tu sais, mais je n'ai pas encore trouvé le moyen de te faire parvenir mes courriers. Il se peut que je les amène moi-même, quand je rentrerai chez nous, bientôt peut-être. En attendant, t'écrire me fait du bien. Même si tu ne les lis pas, les mots que je t'adresse me tiennent chaud, comme si j'étais assis près du poêle dans notre maison. Je peux t'imaginer, penchée sur ton ouvrage, tandis que mes sœurs chantent. Je peux laisser mes pensées vagabonder sans entrave. Quand j'écris, petite mère, il me semble que mes idées s'éclaircissent.

Nous sommes toujours stationnés à Villers-Pol. Pour combien de temps ? Je n'en sais rien. La Folie est désormais ma maison. Oh je te vois déjà ouvrir de grands yeux en imaginant ton fils enfermé avec les malades d'esprit. Ne t'inquiète pas, petite mère. Ton Vassili n'a pas perdu la raison. La Folie est une ferme, située sur les hauteurs entre Villers-Pol et le village d'Orsinval. Il paraît que ce nom vient du latin « folium » qui veut dire « feuille ». C'est en tout cas ce que m'a dit le fermier et c'est vrai que de là-haut, où que porte le regard, se trouvent des arbres au loin.

Les premières semaines n'ont pas été faciles. Tout m'était étranger et pénible. Même la langue, je ne la reconnaissais pas. Les paysans, ici, ne parlent pas le français que nous entendons en Russie. Et les maisons de pierre et de brique me semblaient aussi froides qu'un tombeau. Leurs âtres ouverts dans lesquels brûlent de si maigres feux me faisaient regretter encore plus cruellement notre poêle brulant et la douce chaleur qu'il répand dans notre isba en bois. Je me sentais loin. Si loin et tellement seul.

Certains villageois crachaient par terre en nous croisant, d'autres nous maudissaient à demi-voix. C'est que notre présence réveillait de bien mauvais souvenirs. Imagine, petite mère, que l'armée autrichienne occupait la région, il y a à peine plus de vingt ans. Je ne t'écrirais pas ce que m'ont raconté les anciens. La guerre est une méchante affaire. Je te dirai seulement que les soldats autrichiens, logés à la Folie, en ont vendu les terres contre de l'alcool. Un are quatre-vingt cinq pour une pinte de genièvre. Te rends-tu compte, petite mère ? Remercies bien le ciel, ton Vassili ne boit pas.

Mais nous ne sommes pas les Autrichiens. Nous ne volons pas, nous ne détruisons rien, nous ne forçons pas les filles, nous. Le comte Vorontsov ne le tolérerait pas. Les villageois, maintenant, le savent et nous acceptent. Nous avons appris à nous connaître et, même, je crois pouvoir le dire, à nous apprécier. Peux-tu imaginer qu'à la Folie, parfois, je chante pour le petit Pierrot la berceuse que tu me chantais. Je le berce en fredonnant tandis que sa mère cuisine ou raccommode et il s'endort en suçotant son pouce. Comme moi à son âge, n'est-ce pas ?

Bien sûr, les villageois nous regardent encore, parfois, comme des bêtes curieuses, je le sais bien. Surtout quand nous plongeons, dans leur rivière. Pourras-tu le croire, petite mère ? Les Français n'ont pas de bains comme nous, les Russes. Ce grand peuple que le nôtre admire tant, se lave dans une bassine ou un baquet de bois posé au milieu de la salle commune. Et chaque membre de la famille, tour à tour, s'y plonge comme il peut. Oh, je vois très bien ton air désapprobateur. Je peux même t'entendre. Vassili, que me dis-tu là ? Tu vas attraper de la vermine. Sois tranquille, ma chère mère, nous avons aménagé nos bains dans une maison juste en face de la Rhonelle, tout près du lavoir.

Une fois par semaine, je m'y rends avec mes camarades. Ivan et Volodia, tu sais je t'ai déjà parlé d'eux. Nous chauffons dans le feu des pierres et des grès. Puis nous les plongeons dans de grandes cuves d'eau froide . Cela produit presque autant de vapeur que lorsque nous jetons de l'eau sur le grand poêle en brique, chez nous.

Nous avons aussi fabriqué un venik avec des branches séchées de chêne. Là encore, je t'entends : Fouette, Vassili, fouette bien fort. Si le sang circule, la maladie ne pourra pas s'y mettre. Oh petite mère, si tu nous voyais, nous fouetter dans la vapeur brûlante. Puis courir jusqu'à la rivière et plonger dans l'eau gelée. L'autre jour, nous avons dû creuser la glace pour pouvoir nous baigner. Comme chez nous. Nous étions si heureux que nous avons chanté à tue-tête et les femmes qui, lavaient le linge, au lavoir d'à côté, ont chanté à leur tour.

Tu sais, petite mère, je crois que Volodia est amoureux. Elle s'appelle Rose et elle est toujours au lavoir quand nous nous baignons. Je vois bien les regards qu'ils échangent. Je me demande des fois si Volodia rentrera quand la guerre sera finie. Il paraît que dans d'autres villages, des soldats russes ont épousé des villageoises. Oh ne crains rien, petite mère, ton Vassili te reviendra. Les filles d'ici sont belles, c'est vrai. Mais pas si belles que chez nous. Je rentrerai, petite mère et plus jamais je ne m'éloignerais. Toutes mes pensées sont à toi et à mes sœurs. Je vous embrasse, toutes trois, de tout mon cœur.

Ton fils pour toujours aimant

Ton Vassili

7.

Je ne me suis jamais baigné dans la Rhonelle, moi. Beaucoup trop dangereux. C'était interdit. Par contre, j'aurais bien barboté dans la fontaine des trois goulots.

Barboter dans le lavoir ? Interdit aussi. On devait pas la salir, l'eau de cette fontaine.

Nous, les garçons, à cette époque, on pouvait avoir envie de marcher dedans et peut-être même, des fois, qu'on pouvait y jeter des cailloux. Mais attention, il ne fallait pas se faire prendre. La fontaine c'était sacré.

Il faut dire que l'eau potable n'est arrivée dans les années 50. Bien sûr, tout le monde avait son puit. Ou alors un puit pour deux familles. On lavait le petit linge à la maison. Mais la grande lessive, c'était au lavoir, à la fontaine des trois goulots.

Les dames descendaient en charriant leur linge dans une brouette.

Après ça a évolué, elles avaient des poussettes avec des roues en caoutchouc. Parce que ça monte fort, d'un côté comme de l'autre.

Souvent, elles se mettaient à deux. Elles rinçaient une première fois, elle faisaient partir l'eau, elles remettaient de l'eau claire pour rincer une deuxième fois et puis elles tordaient le linge à la main. A l'époque, c'était des draps en lin, sacrément lourds. Puis elles lavaient les bleus aussi, parce qu'en ce temps-là, beaucoup de gens travaillaient en usine.

Et puis après, elles remettaient tout dans des paniers en osier, sur leur brouette. Et elles remontaient.

Et puis elles mettaient à sécher chez elles, dans les greniers.

Et puis elles repassaient.

Et puis ça recommençait.

Ah c'était fatigant, je pense bien.

Mais ça réunissait le village aussi. Au lavoir, il fallait parfois attendre son tour. Alors on mettait la poussette sur le côté et on parlait des enfants, de la famille, de la vie... De tout ce dont on peut parler quand on attend.

Les nouvelles du coin.

Qui épouse qui.

Qui a fait quoi...

Radio village, en somme.

Peut-être bien qu'autrefois, on s'y plaignait de la valeur de la mencaudée. Bah oui, à Villers-Pol, une mencaudée correspondait à 29,56 ares. Mais à Maresches ou à Orsinval, c'était un peu moins. Vous me direz que ce n'est pas bien grave. Ah pardon mais quand on fauche le blé ou qu'on retire des betteraves et qu'on est payé à la mencaudée, on sent passer la différence. Les ouvriers agricoles de Villers-Pol étaient plus exploités que ceux d'Orsinval, voilà tout !

Exploités. Tout de suite les grands mots. Travailler aux champs, c'était pas la mine, quand même !

Tiens, en parlant de mine, vous savez qu'aux alentours de 1840, on a trouvé un gisement de houille, dans la pâture d'en face ? Mais ça n'a jamais été exploité. Il faut croire que le gisement n'était pas très important Et puis c'était peut être trop humide, à cause de la rivière qui coule juste en dessous.

L'humidité, peut-être. N'empêche qu'on était sûrement bien content d'avoir la rivière dans les années 1870, quand le village flambait à la moindre occasion. A cette époque, on avait des toits en chaume et des âtres ouverts. Autant dire qu'à la moindre étincelle, ça partait. Et si vous rajoutiez là-dessus un petit coup de vent...

Ou un petit coup de pouce, oui... Il y a quand même de quoi se demander si personne ne craquait l'allumette. Mon arrière grand-père était pompier, en ce temps-là, et un beau jour, appelé encore une fois pour éteindre un feu, il aurait lancé, excédé :

Y a qu'à dire à celui qui l'a mis d'aller l'éteindre lui-même !

On dit d'ailleurs que c'est pour ça que les habitants de Villers-Pol ont reçu le surnom de « torquettes ». Parce qu'une torquette, c'était un bouchon de paille qu'on utilisait pour allumer le feu.

Certains disent aussi que le surnom nous vient d'un certain penchant pour le ragot et la querelle. La moindre étincelle mettrait le feu aux poudres. Pour moi, ceux qui racontent ça sont de mauvaises langues. On ne s'est jamais querellé au village.

Même pas autour du calvaire ?

Ah mais le calvaire, c'est une autre affaire. On l'avait construit dans un sens bien précis ; c'est-à-dire tourné vers Cambrai où se trouvait le siège de l'archevêché. Mais en 1909, après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la mairie l'a fait démonter et remonter dans l'autre sens. Pour tourner le dos à l'archevêque !

C'est qu'il était anticlérical, le maire.

Oui. Mais il y a eu procès ! Le calvaire avait été construit par la famille Monier, les propriétaires de la ferme- brasserie. Ils ont attaqué en justice.

Ça a trainé, ça a trainé...

Et finalement, le maire a gagné ! Le calvaire est resté retourné.

On dira ce qu'on veut, les gens sont plus croyants, beaucoup plus pieux, quand tout va mal. C'est pas Notre Dame des Affligés qui dira le contraire. Si elle a encore sa chapelle sur la rue Georges Ozanot, c'est bien grâce à la première guerre mondiale.

Le grand-père Dégardin était tout jeune à l'époque et il était passé tout droit du service militaire aux tranchées. Sept ans d'armée dont quatre sans rentrer. Sa pauvre mère était dans tous ses états. La vieille chapelle tombait en ruines. Ni une ni deux, elle a promis : « Si mon fils revient, je participe à la reconstruction ».

Et il est revenu, le gamin !

Alors la statue de la sainte, les vases, les chandeliers en cuivre, tout a été offert par la famille.

Et au mois de mai, jusque dans les années 1960, les femmes du village venaient le soir, avec leur chaise, s'installer autour de la chapelle, pour prier Notre Dame des affligés.

Et peut-être aussi un peu pour papoter...

Tu sais que la fille untel va épouser un gars d'Orsinval ?

Encore un mariage entre les deux villages. Ça sera ni le premier ni le dernier.

Orsinval et Villers-Pol, on s'est toujours bien fréquentés.

C'est peut-être parce qu'on a toujours eu le même curé.

On se rencontrait à la messe.

Et puis dans les fêtes.

Après la guerre, quand l'orchestre de Villers Pol organisait des bal à sabots, comme on disait, les voisins d'Orsinval venaient guincher avec nous.

Et quand à Orsinval, on faisait la fête de la cascade avec cochons de lait à gogo au

bord de la rivière, les copains de Villers-Pol n'étaient jamais bien loin.

Les deux villages se touchent. Surtout depuis que le Petit Neuilly a été construit.

Et puis il y a la rivière.

D'un moulin à un autre...

La Rhonelle nous relie.